gráfico. (Salamanca, imp. de Calatrava, 1911). Ce travail, dû aux intelligentes recherches de M. A. Garcia Boiza, renouvelle entièrement le sujet.

C'est encore à la *Lectura* que nous devons l'initiative d'une traduction complète du théâtre de Shakespeare. L'insigne dramaturge Jacinto Benavente a bien voulu s'en charger et a fait déjà paraître le premier volume, *El Rey Lear*, qui sera bientôt suivi de *la Tempestad*.

Nuestro Tiempo, Madrid, février : un bel article de Carlos Rahola, à la mémoire de Juan Maragall. — Mars : une étude de A. Gonzalez Blanco sur « un poète d'hier et un poète d'aujourd'hui » (Ricardo Gil et Ricardo Léon.)

La España moderna (décembre 1911-avril 1912) a commencé la publication du grand essai philosophique de M. de Unamuno : *Du sentiment tragique de la vie dans les peuples et dans les hommes*. Nous en attendons impatiemment la fin pour en pouvoir louer ici la force et la nouveauté.

MARCEL ROBIN.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Le sentiment national. — Psichari, *Ta dyo Aderphia* ; « La Hestia », Athènes. — Gaetano Darchini : *Ellade*; Trèves, Milan. — Kostis Palamas : *O Taphos* (2e édition) ; Kollaros, Athènes — Gerasimos Spatalas : *Odes*, Athènes. — Ferendinos : *Poïmata*, Alexandrie. — Constantin Christomanos : *Kerenia Koukla*, roman athénien ; Fexis, Athènes. — C. Hatzopoulos : *Agapi sto khorio*; « La Hestia », Athènes. — *Dina* et autres contes ; Athènes. — Memento. Athanase Mikhas.

Il est une caractéristique essentielle de l'époque moderne : c'est que le **sentiment national** soit devenu le lien le plus puissant entre les individus et qu'il ait pu prendre le pas sur le sentiment religieux lui-même. De fait, il a ses martyrs et, à l'origine, c'est bien lui qui créa les dieux, dans l'aura mystique des morts de la Race. Il n'y eut de résurrection hellénique qu'à la clarté de cette conscience au point que l'amour de la patrie, érigé en véritable culte, gouverne chez les Grecs d'aujourd'hui toute loi morale. Ils vont plus loin en ceci que leurs ancêtres, et ils y perdent un peu de cette liberté intellectuelle que nous avons mis si longtemps à conquérir, nous autres Occidentaux, en dépit des leçons de l'Antiquité.

Jusqu'ici, il faut bien le dire, la littérature néo-grecque n'a guère produit d'œuvres marquantes que dans l'exaltation même du sentiment national, depuis les hymnes d'un Kalvos, les récits épiques d'un Valaoritis jusqu'aux contes d'un Ephtaliotis, d'un Christovassilis ou d'un Karkavitsas.

C'est un fait constaté dans les pays d'immigration, aux Etats-Unis par exemple, que le Grec n'abandonne jamais véritablement sa nationalité, ne cesse de travailler en vue de la patrie. Dira-t-on qu'il en fut autrement d'un Hugo Foscolo ou d'un Jean Moréas ? Ils se fussent récriés eux-mêmes, contre qui les eût injustement accusés de désertion. Ils cueillirent la gloire aux champs de l'étranger ; mais leur âme était restée grecque. Peut-être s'évadèrent-ils instinc-

tivement d'un milieu où les dissensions intestines sont de règle et où maintes questions s'obscurcissent, à force d'être discutées.

« En Grèce, dit un spirituel voyageur dont nous aurons à nous « entretenir tout à l'heure, on ne parle point de Dieu, du prince pres- « que pas ; il n'y a que deux sujets dont on traite toujours et n'im- porte où : de politique et de langue. »

Mais que survienne une menace, que le nom de l'oppresseur tra- ditionnel soit seulement prononcé, et tout le monde redevient d'accord. Ces Vulgaristes impénitents, ces *Chevelus*, dénoncés par leurs adver- saires puristes comme traîtres à la patrie, ne puisent que dans l'a- mour de la patrie leur enthousiasme et la meilleure part de leur talent. Nous nous sommes efforcés ici de leur faire rendre justice impartialement, hors des vaines querelles, et c'est pourquoi nous nous permettons d'insister sur un élément d'inspiration qui tend précisément à rapprocher tous les Grecs au sein d'un même idéal diversement interprété. A vrai dire, c'est notre culte occidental de l'Antiquité, nos propres préjugés puristes qui ont porté les Grecs vers ce faux orgueil de refaire la langue classique. Si nous nous étions contentés de les aimer pour eux-mêmes, nul doute qu'ils eus- sent très ingénûment accepté d'être et de rester modernes.

Quittons donc le maquis de la diglossie, et, quelles que puissent être les animosités suscitées contre Psichari au sein du peuple grec lui-même, essayons de faire abstraction du grammairien, pour ne juger que le poète. J'ai dit poète. Il l'est au sens le plus profond du terme ; je veux signifier par là qu'il se mêle à son inspiration quelque chose de prophétique. Il croit. C'est un fervent de l'Idée, de la Grande Idée, qu'il veut capable d'embrasser, à force d'être grecque, tout l'horizon de l'Homme. Et ce doit être un miracle d'amour pur. J'imagine que les griefs puristes, incriminant l'auteur du *Rêve de Yanniri* de gallicisme et d'ignorance du grec parlé, pèseront d'un faible poids dans l'esprit de ceux qui, dans l'avenir, méditeront les pages ferventes des **Deux Frères**, où le battement d'ailes de l'Esprit ne cesse d'épouser la palpitation du Cœur, dans une superbe aspiration de vie grecque. Ce livre marque le point culminant de la carrière intellectuelle de Psichari ; c'est une sorte de confession, qui met en scène l'Hellénisme entier, symboliquement L'amour est un. L'amour de la Femme et l'amour de la Muse, l'amour de la Muse et l'amour de la Patrie sont une seule et même essence. Psichari philo- sophe s'avère ainsi, comme le remarquait naguère M. Maurice Kuffe- rath, à propos de *Tristan et Yseult*, très proche à la fois de Platon et de la Table-Ronde. J'ajouterai que Dante et Virgile sont pour M. Psi- chari des maîtres préférés. Mais d'abord la Grèce entière est son inspiratrice. Il la veut une, comme l'amour qui arme son esprit après avoir pris naissance dans son cœur. Il s'agit d'accorder Aphrodite et

Minerve, la Muse et la Femme, l'Amour et l'Idée, la Raison et la Foi, Athènes et Constantinople, dans une œuvre d'avenir où revivra toute la Romaïcité au sein de l'Hellade nouvelle. Musicalement, sur ce canevas philosophique, évoluent les figures du livre en constante dualité; mais tel est l'art souverain du maître, telle est la grâce de son style, le charme de sa pensée que tout ce qu'une telle conception semble devoir apporter d'artificiel s'illumine de vie profonde, grâce à l'exaltation du sentiment racique. Dénationalisé, Psichari ? Mais si Myrtoula, qui dégage tout autour d'elle une atmosphère d'amour, a quelque chose d'une Béatrix, Phrosoula est bien, par le sentiment, la sœur d'Aretousa de l'*Erotocritos*, et chacune des pages de l'œuvre s'efforce de rendre à l'Hellénisme ses plus transcendantes significations.

« Il faut, dit-il quelque part, que nous glorifiions dans nos livres chaque pays grec, que nous en fassions séparément l'histoire, que nous en dégagions la psychologie à force d'amour. Et cela, non seulement pour les provinces libres du royaume, mais aussi pour tous les coins grecs qui, du fond de l'esclavage, aspirent à voir un jour le Roi des Hellènes. »

« Je voudrais, ajoute-t-il encore, que mon esprit fût une montagne pour embrasser toute la Romaïcité. La Roumélie, la Thessalie, la Morée, les Douze îles, la Crète, tout ce qui est grec, mes yeux et ma pensée cherchent à les atteindre; mais à l'Heptanésie je veux tresser une couronne ; car c'est là que la civilisation d'Occident se mue en lumière hellénique. »

Il n'existe point de Grec, j'en suis sûr, que de telles paroles n'émeuvent. Pour nous, cependant, nous nous étonnons de la ténacité admirable d'un peuple, que la faiblesse de ses moyens présents ne saurait arrêter dans la revendication de son idéal unitaire. Comme jadis, c'est par la pensée qu'il s'affirme, en attendant de lutter par les armes.

Vers 1728, le géographe Meletios définissait clairement ainsi l'empire de sa race : « L'Hellade, appelée Grèce par les Européens et Roumélie par les Turcs, comprend dans son sens le plus large l'Epire, l'Acarnanie, l'Attique, le Péloponèse, la Thessalie, l'Etolie, la Macédoine, la Thrace, les Iles ioniennes, les Iles de la mer Egée, l'Asie Mineure. »

A caresser ce rêve d'empire, les Grecs ont-ils si peu le sens de la réalité? Jamais, remarque judicieusement M. Gaetano Darchini, les Italiens n'ont songé à reconstituer l'Empire romain de l'Atlantique à l'Euphrate. Est-ce à dire pour cela qu'ils puissent sourire de la Grande Idée hellénique? Non pas. Et ils ont raison. Par là les Grecs proclament la suprématie de la Pensée.

M. Gaetano Darchini, qui est un fin lettré, un observateur impar-

tial et un délicat humoriste, a voyagé en Grèce au cours de 1909, et il a rapporté de son excursion toute une gerbe d'impressions émues et colorées, qu'il vient de réunir en volume sous ce titre : **Hellade**. Pour lui la Grèce est la première patrie de tout homme civilisé ; mais le culte réel qu'il garde personnellement à l'antiquité ne saurait l'aveugler. Certes, il retrouve bien chez les Grecs d'aujourd'hui toutes les caractéristiques de leurs ancêtres ; mais cela ne saurait l'empêcher de voir et surtout de dire la vérité. D'étape en étape, au cours de son pèlerinage, il évoque les grands souvenirs, compare le passé au présent, sourit de quelques travers, s'attarde à rêver devant la magie du paysage et doucement se laisse conquérir, heureux d'oublier au sein de la beauté que nul angoissant problème humain n'a encore reçu de réponse définitive. Çà et là, à Corfou, d'où Guillaume II, nouveau propriétaire de l'Achilleion, vient d'expulser la statue de Heine, à Zante, l'île des poètes, à Missolonghi, à Olympie, à Delphes, à Mycènes, à Sparte, sur la mer Egée, il cueille, en parfait homme de goût, d'harmonieuses visions. Voilà un livre qui sert bien la cause grecque. M. Darchini, toutefois, semble avoir contracté des sympathies puristes ; mais il n'exagère rien et volontiers s'arrêterait-il aux idées de Coraïs, qui voulait borner son épuration à l'élimination des barbarismes et des xénismes. Il déclare avoir parcouru en long et en large la Grèce entière, en se faisant comprendre à l'aide de la seule langue classique, ce qui ne lui était pas arrivé, en Sicile par exemple, en se servant de l'italien littéraire.

Voilà une affirmation à retenir. Mais sans doute M. Darchini a-t-il appris le grec ancien autrement que selon la prononciation érasmienne, mieux conforme pourtant, en thèse générale, aux sons originaux de la langue.

Rappelons-nous seulement que le vers d'Aristophane où le cri du mouton s'écrit βῆ, βῆ donnerait à ces deux syllabes le son de Vi, Vi dans la prononciation moderne. Voilà qui prouve bien, en dehors des questions de vocabulaire, combien l'orthographe vient faire illusion aux puristes, encore qu'ils aient chance de voir aboutir quelques-unes de leurs revendications de détail, par pure pression officielle ou par mode.

M Darchini a également fait visite aux poètes qui vivent en Athènes. Tout en rendant justice à leur urbanité, il trouve leur talent quelque peu surfait. Il paraît que j'y ai parfois contribué par excessive bienveillance. En pareil cas, cette bienveillance même leur a porté tort dans l'esprit de mon excellent ami d'Italie. Pour ma part, je viens de relire **le Tombeau** augmenté du **Premier Chant du Paradis** de Kostis Palamas, et, sans vouloir nier que le poète ait subi quelques influences, je ne puis m'empêcher de le considérer comme grand.

C'est par la force de la pensée qu'il triomphe, en même temps que par un certain sentiment racique de la beauté qui, dans l'expression de la douleur, lui fait repousser tout ce qui est inutilement déchirant.

C'est aux profondeurs de l'âme hellénique que Kostis Palamas est allé puiser la grâce de ce myrologue doux comme une berceuse et dont les sanglots s'achèvent en caresses. Je ne connais pas, dans la littérature universelle, de vers plus simplement touchants que ceux où s'exprime l'agonie des chères mains d'enfant ravies à l'affection paternelle. A la Pensée, le poète demande sa consolation, et voici que la voix du disparu l'emmène vers les sept sommets dantesques d'un Paradis métaphysique, où règnent la Tradition, la Foi, la Sagesse, la Beauté, l'Amour, l'Esprit de la Race, l'Idée. Ce *Premier Chant du Paradis* forme ainsi la suite naturelle du *Tombeau;* mais le souci purement intellectuel y distance l'émotion directe, et cette fois le poème n'échappe au reproche de froideur qu'à force d'exaltation lyrique et de science orchestrale. A ce propos, et non sans justesse, on a évoqué le nom de Paul Claudel.

Après avoir longuement goûté ces poèmes aux puissants coups d'aile, nous eussions pu être déçus par les **Odes** que Gerasimos Spatalas dédie aux deux maîtres Martzokis et Marcoras. L'*Ode à la montagne* et l'*Ode au Corbeau* sont deux pièces pleines d'allure parfois grandiose; mais on n'y sent pas la griffe déchirante de la vie. Un beau souffle pourtant les anime, qui révèle un vrai poète.

Le recueil où M. Ferendinos semble avoir réuni les **Poèmes** d'une existence entière éveille des échos d'une originalité moins vive ; il y a là des vers qui ne manquent pas de flamme ni de générosité patriotiques ; mais Paraschos est déjà si loin de nous.

Le regretté Constantin Christomanos, si prématurément enlevé aux lettres grecques et qui vient seulement de disparaître, semblerait déjà loin lui-même, s'il ne nous laissait les résultats d'une force agissante et organisatrice. Ce musicien éperdu du verbe et de la pensée fut un homme de théâtre et si, un jour prochain, comme il faut l'espérer, la scène hellénique trouve enfin sa voie définitive, c'est au courageux initiateur de la *Neà Skini*, au révélateur d'Ibsen, de Tolstoï, de Maeterlinck que ses compatriotes le devront. Epris uniquement de beauté pure, Christomanos ne conçut guère qu'une littérature de songe ; mais ce Laforgue, à qui l'humour lyrique faisait défaut, prétendait faire vivre son rêve d'art, et il y avait dans sa divination d'aristocrate de quoi faire exulter l'âme de tout un peuple. Parmi les pages de lui qu'on relira, le *Livre de l'Impératrice Elisabeth* vient en première ligne et, sans doute immédiatement après, cette **Kerenia Koukla**, qui nous montre un Christomanos toujours lyrique, mais évadé de ses brumes musicales et penché pour

un instant sur la vie réelle. Ses dernières œuvres nous désignent particulièrement cette métamorphose, qui probablement ne se fût pas affirmée chez lui aussi complète, s'il eût vécu, que chez Constantin Hatzopoulos (Pétros Vassilikos), le réaliste conteur d'**Amour au Village**, dont les vigoureuses esquisses continuent le Kambysis d'*Amis et Ennemis*.

Le dialogue, très observé, est pris sur nature, avec toutes les élisions que lui fait subir une prononciation rapide. D'un bout à l'autre du récit, il orchestre l'action et la met en scène.

Ainsi s'efface peu à peu chez ceux d'aujourd'hui la tendance à imiter constamment le tour des conteurs populaires. La manière s'affirme de plus en plus réaliste ; mais les influences de l'occident interviennent pour la diversifier. C'est ce qui arrive, dans une note plus gracieuse, avec **Dina**, d'Athanase Michas, dont il faut louer les qualités d'émotion et d'intérêt du récit, la simplicité pressante. A côté de *Dina, la Vie et la mort d'Heureux Content* mérite d'attirer l'attention par l'espèce d'humour mélancolique qui distingue ce conte, et qui est une chose bien personnelle. L'art suprême est de paraître causer avec le lecteur. Les Grecs y excellent.

Memento. — Parmi les œuvres les plus significatives du maître conteur et dramaturge zantiote Grégorios Xénopoulos, il faudra désormais compter *le Mauvais Chemin*, recueil de sept contes, parmi lesquels celui qui donne son titre au volume est un chef-d'œuvre de fine observation, de psychologie et de peinture des caractères. Nous l'analyserons ultérieurement. Viennent de paraître également *le Tour des heures*, poème de Sotiri Skipis, *les Regrets de la Lagune*, poèmes de Costis Palamas, les *Histoires des îles*, d'Argyris Ephtaliotis, *Tous ceux qui vivent*, étude politique par Idas, *le Palmier*, essai critique de Leandros Palamas sur une œuvre paternelle, *l'Enfant embaumé*, drame de Miltos Coundouras, *Athènes-Rome-Byzance*, de Th. Kypréos, les *Œuvres* du regretté Krystallis, etc.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

LETTRES ROUMAINES

Centenaire de l'occupation russe en Bessarabie. — Z. C. Arbore : *la Bessarabie au XIXe siècle* : édition de l'Acad. roumaine 1899. — A. D. Xénopol : *le Rapt de la Bessarabie ;* Viata Romaneasca, Jassy, mars 1912. — P. Cubolteanu : *Lettres de Bessarabie ;* Viata Romaneasca. — Articles divers sur la Bessarabie dans *Noua Revista Romana, Luceafar, Flacara,* dans les journaux *Minerva, Tribuna,* etc., ces trois dernières années. — Memento.

Centenaire de deuil pour la Roumanie. Centenaire sans gloire pour la Russie.

Historiquement la Bessarabie est une terre roumaine, comme la Bucovine, plus que la Transylvanie, celle-ci n'ayant fait partie qu'un instant des principautés autonomes. Elle doit son nom même aux princes Bessarabes de Monténie, qui possédèrent la rive gauche du